

Changer la vie

EXPOSITION COLLECTIVE

GALERIE D'ART
L'ATELIER



Changer la vie

EXPOSITION COLLECTIVE

Du 16 mai au 18 juin 2017

Commissariat d'exposition
Galerie d'art **L'Atelier 21**

L’art a-t-il le pouvoir d’influencer le monde ? « Changer la vie » est une expression empruntée à un poème d’Arthur Rimbaud. Elle a longtemps constitué un idéal pour les poètes et artistes qui croient en la capacité des créateurs à agir sur le monde où ils vivent. Un artiste soucieux de la réalité finit tôt ou tard par sentir le besoin et le devoir de ne pas ignorer les événements sociaux et politiques qui agitent le monde où il vit. La question du rôle d’un créateur dans une société se pose avec acuité pour tout artiste qui ne souhaite pas faire de l’art pour l’art et encore moins s’enfermer dans une tour d’ivoire, imperméable aux cris du monde extérieur.

Dans un texte de 1939, l’écrivain et poète André Breton a stigmatisé les artistes qui continuaient à peindre leurs tableaux sans tenir compte de la guerre imminente qui menaçait d’embraser l’Europe. « Il est confondant que l’art en France, au début de 1939, paraît surtout soucieux de jeter un tapis de fleurs sur un monde miné », écrit l’auteur de Nadja. Et il ajoute : « c’est qu’en effet le problème n’est plus comme naguère de savoir si un tableau « tient » par exemple dans un champ de blé, mais bien s’il tient à côté du journal de chaque jour, ouvert ou fermé, qui est une jungle ».

Notre époque est profondément marquée par les guerres, les occupations, les actes terroristes, les actes racistes, les nationalismes exacerbés, le repli sur soi, les exodes massifs et d’autres calamités qui garnissent le quotidien des médias. Le Brexit et l’élection de Donald Trump ajoutent une dose d’angoisse au saut dans l’inconnu vers lequel conduit le triomphe des identités étroites.

Comment un artiste plasticien se comporte dans son œuvre face à l’actualité brûlante ? Comment met-il la main à la pâte pour ne pas être dans la posture de celui qui se contente passivement de regarder ? A-t-il l’espoir de contribuer à changer le cours des choses ? Croit-il encore à la capacité de l’artiste à agir sur le monde ? Fait-il encore sienne cette formule rimbaldienne : changer la vie ? Ce sont là quelques-unes des questions qui sous-tendent cette exposition consacrée non pas à ce qu’on appelle un art engagé, mais plutôt à un art qui engage son auteur dans le réel. Il s’agit davantage d’affirmer comment l’artiste ne maintient pas son œuvre hors de son temps que de lui demander de devenir le chroniqueur des atrocités qui s’y commettent.

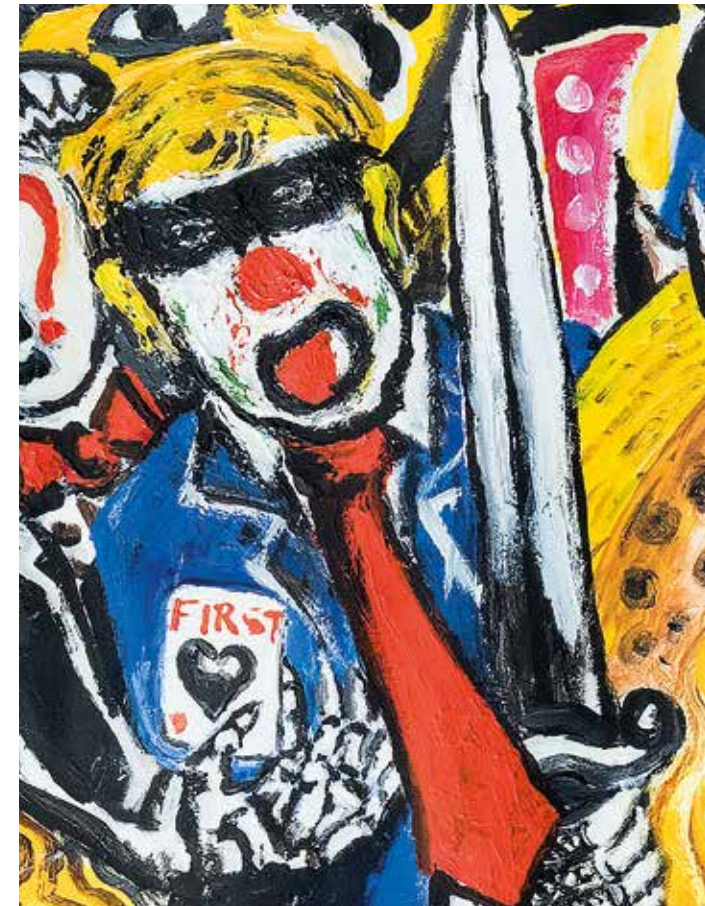
La capacité des créateurs à transformer le monde est l’une des préoccupations majeures de la création plastique depuis le début du XX^e siècle. Des tableaux comme *Guernica* ou *Massacres en Corée* témoignent du souci d’un peintre comme Picasso de ne pas faire la sourde oreille aux vicissitudes terribles de notre temps. Un artiste peintre comme Fouad Bellamine a réagi par une œuvre intitulée *Bagdad* quand la coalition, conduite par les Etats-Unis, a lâché un déluge de missiles et de bombes sur la capitale irakienne en 2003. Et le collectif La Source du lion, présidé par l’artiste Hassan Darsi, a réalisé une œuvre qui est à l’origine de la réhabilitation du parc de l’Hermitage qui s’étend sur 17 hectares à Casablanca. Comme quoi, les utopies des artistes peuvent parfois changer la vie.

Mohamed Abouelouakar

S'il y a un dénominateur commun aux récentes peintures de Mohamed Abouelouakar, c'est bien le jeu de cartes. Dans la majorité des tableaux, la carte apparaît tantôt portant en elle l'espoir d'une vie nouvelle, tantôt la menace d'un destin sombre. Abouelouakar est fasciné par les cartes qui prennent une telle importance dans l'œuvre de l'artiste qu'il est presque normal que ce sujet s'affranchisse de la représentation pour devenir l'objet de la peinture. Quelle présence possède chacune des cartes ! On se demande par quelle vertu, quel souffle l'artiste a donné à ses œuvres sous forme de cartes cette vie bondissante qui les impose au spectateur et détourne de tout ce qui n'est pas leur être-là. Dire que les peintures de Abouelouakar sont présentes, c'est évoquer leur caractère vivant, le fait qu'elles fouettent le spectateur et stimulent les yeux du plus blasé d'entre nous.

L'art a sans doute partie liée avec la capacité des œuvres à interpeller et imposer leur présence. Mais il y a une autre originalité dans les peintures de Abouelouakar.

Leur présence est habitée, possédée. Sa peinture ne révèle pas tout du premier regard. Selon un angle précis, une lumière crue ou ténue, une nouvelle figure jaillit du tableau et s'impose comme l'hôte qui habite l'œuvre. Cette part qui échappe probablement à l'emprise de l'artiste est celle qui dote ses œuvres de la présence la plus criante.



First, détail

First
 Acrylique sur papier
 197 x 150 cm + 77 x 57 cm (x6)
 2017

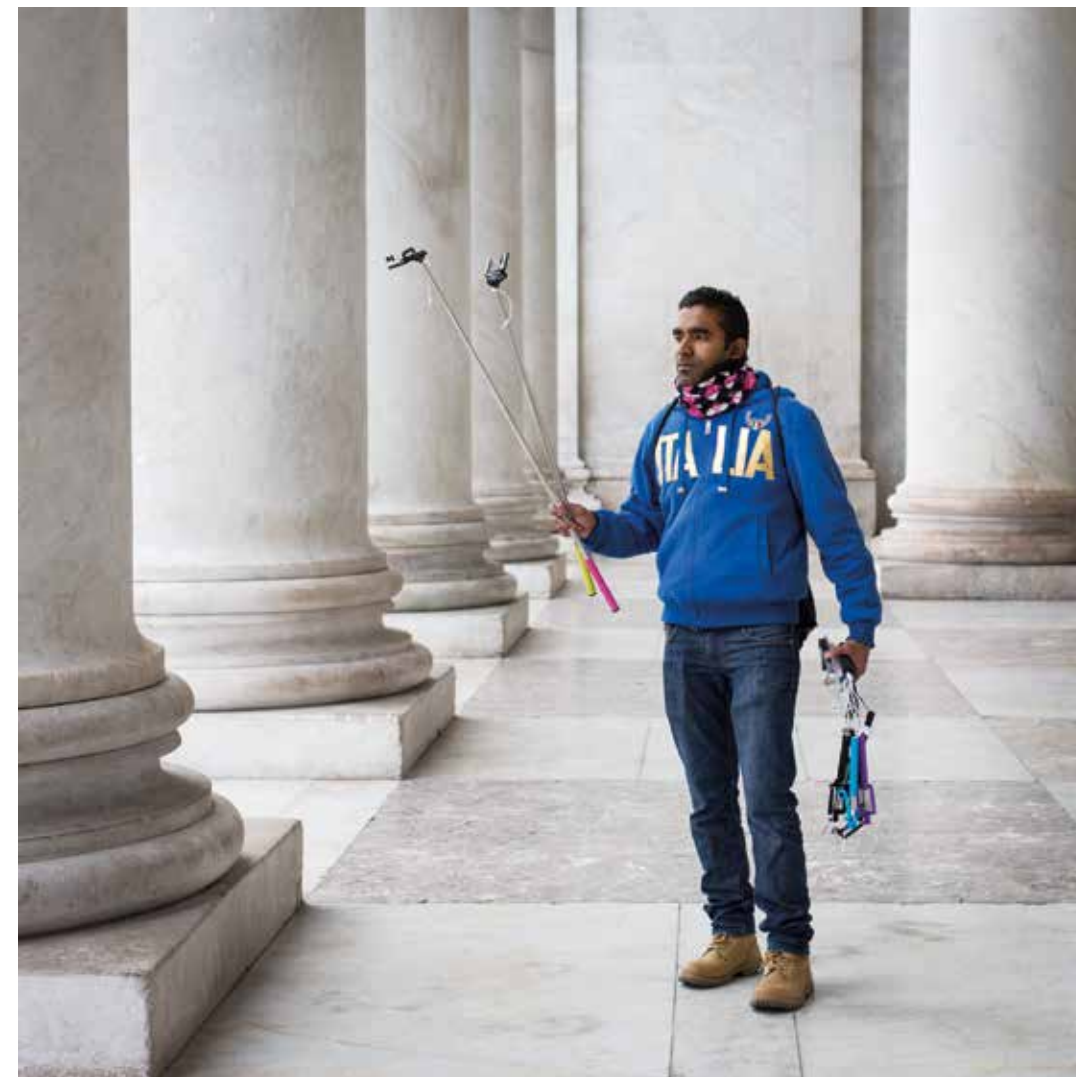


Younès Baba Ali

Les œuvres napolitaines de Younès Baba-Ali, selon les propres dires de l'artiste, «mettent en avant les problèmes et ouvrent une réflexion sur les flux migratoires du sud vers le nord en interrogeant leurs traces et leurs signes». À travers la perspective d'une recherche esthétique, la série *Italianisation* révèle les espaces complexes et profondément stratifiés d'interaction avec les migrants dans la ville de Naples. Le regard de l'artiste nous presse d'observer les phénomènes de migrants arborant des vêtements portant l'inscription Italia : une forme de désir conscient ou inconscient de s'intégrer à la culture locale.

Comment l'art peut-il mettre en avant les problèmes du monde contemporain? Baba-Ali active ici un processus de « dé-cartographie » par le biais de ce

qu'il appelle une « esthétique de la précarité » qui remet des personnes invisibles sur la carte et rend apparent ce qui outrepassé les récits autorisés. En ce sens, l'art peut déconstruire les frontières politiques et géographiques – celles-ci peuvent être « recousues » par des pratiques artistiques, en dirigeant le regard vers une complexité d'histoires et de territoires qui se chevauchent et s'imbriquent, et dont peut émerger une autre idée de la Méditerranée : une mer pluridimensionnelle qui défie les structures politiques et culturelles de sa représentation.



Italianisation

Tirage numérique sur papier Baryté
110 x 110 cm
2016
5 éditions + 2 EA



Italianisation

Tirage numérique sur papier Baryté
110 x 110 cm
2016
5 éditions + 2 EA



Italianisation

Tirage numérique sur papier Baryté
110 x 110 cm
2016
5 éditions + 2 EA

Saâd Ben Cheffaj

14

Il existe un lieu commun bien trop heureux de prendre ses distances avec les réflexes collectifs et l'émotion induite par les médias. Saâd Ben Cheffaj semble refuser le partage inégal entre rationalité et émotion qui ferait apprécier la première et dévaloriser la seconde. Aussi, sa posture l'encline à se méfier d'une réflexion lucide et désintéressée des problèmes de la société actuelle. En s'interrogeant sur le sort des pateras, son œuvre ici est la représentation de cette rencontre avec ce qui ne peut être que senti, où l'actualité se fait prétexte au langage pictural qui est le sien.

Par sa facture troublante, *Deux amoureux à bord de la barque des émigrants* nous donne une vision synthétique de l'existence humaine abandonnée à elle-même, la représentation d'un radeau de la Méduse tanguant au gré des ressacs d'immigrations contemporaines. Plusieurs tons de bleus séparent

les deux rives d'une Méditerranée qui se détourne des différences qui l'exaltent et s'enferme dans l'exclusivisme des identités qui la mutile. Les figures fantasmées peintes par Ben Cheffaj se jouent de tous les codes qu'impose le constat de la situation. Loin d'être contorsionnés par le désespoir et la solitude, ils embrassent la finitude de la condition humaine. Les masques des visages scindés en deux sont une réinterprétation moderne du clair-obscur caravagesque, un renvoi à cette altérité qui se détourne de l'appel déchirant qui lui est adressé. A l'heure où ils accueillent la perspective imminente de la mort, c'est la Société-Monde toute entière qui embarque sur ce radeau de la Mort. L'artiste tend moins à changer la vie qu'à s'intéresser au destin de celles et ceux qui veulent changer de vie.



Deux amoureux à bord de la barque des émigrants, détail



Deux amoureux à bord de la barque des émigrants
Huile sur toile
170 x 380 cm
2017

Fouad Bellamine

« Mon environnement et ma manière de m'ouvrir au monde et aux cultures agissent sur mon œuvre et sur la destinée même de celle-ci. »

En dehors de la série Bagdad, dans laquelle l'artiste réagit à la sombre actualité qui sévit en Irak en 2003, le travail de Fouad Bellamine ne se conçoit pas comme une illustration de l'événement médiatique. Sa pratique s'inscrit dans un perpétuel questionnement; une aventure qui engage la recherche d'un sens.

« Changer la vie » demeure, pour Fouad Bellamine, un énoncé qui doit être rattaché à son contexte immédiat, occidental de surcroît. Néanmoins, l'artiste reconnaît la faculté de la pratique artistique à agir sur la vie, à soigner le mal. « L'art me permet un voyage, un évitement. Il est salvateur pour l'individu que je suis », affirme-t-il.

L'œuvre que Bellamine donne à voir participe d'une

réflexion que l'artiste a entamée depuis son travail sur la tragédie du 16 mai à Casablanca en 2002, et dans laquelle il explore ce qu'il définit comme « une esthétique du chaos ». Face aux multiples atrocités relayées, au quotidien, par les médias, l'artiste s'interroge sur notre devenir commun, sur le devenir d'une terre en passe d'épuiser ses ressources. Il prend part à cette vision, inconsciente mais qui se manifeste de façon sensible dans les catastrophes et les drames du monde actuel et dont nous rend compte toute production artistique contemporaine. Tout en dissimulant la violence, ce paysage chaotique la suggère et derrière les cendres, se profilent les débris du sanctuaire et l'effondrement du refuge. Dans sa non linéarité, le chaos occasionne sa propre occurrence et aussi son propre dépassement, donnant ainsi à toute esthétique du chaos une dimension salvatrice.



Sans titre, détail

Sans titre
Technique mixte sur toile
160 x 170 cm
2017



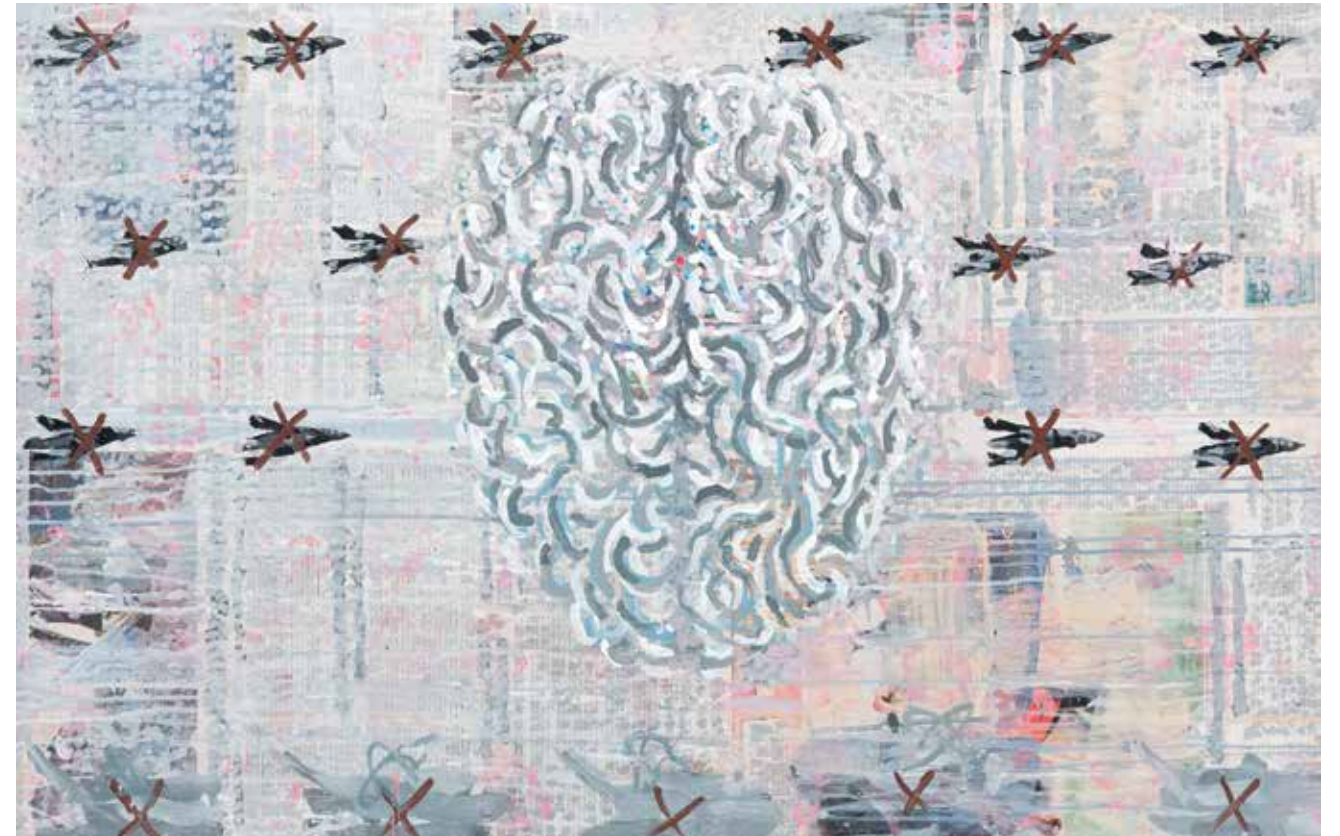
Mustapha Boujemaoui

22

Pensez le monde est une œuvre empreinte d'interrogations sur la société contemporaine où l'artiste dépeint les figures inhumaines de la guerre. On devine des chars d'assaut, des avions de combat, des armes nucléaires, l'étendard noir du terrorisme... Au milieu de cet amoncellement d'horreurs, trône l'arme la plus fatale de toutes : le cerveau humain, commanditaire des atrocités qui alimentent notre quotidien et échouent dans l'écume des jours. Les feuilles de journaux utilisés en arrière-plan sont un renvoi subtil au Picto Journal, procédé que l'artiste a inventé dans les années 70 à Paris. Son intervention sur le support avec le pointillisme qu'on lui connaît transfigure l'information contenue dans les pages du journal. Sous la lumière où il se dresse, le texte s'efface pour laisser place à un langage pictural universel.

Est-ce que la place de l'artiste est pour autant définie

dans la société comme un engagement intellectuel ? Mustapha Boujemaoui en doute : l'engagement est à son sens inhérent à la condition humaine dont nul ne peut se soustraire. De même, l'artiste est le réceptacle des impulsions que provoquent en lui les bouleversements de la société. C'est donc la probité de l'artiste qui est garante de sa préoccupation par l'état du monde. L'engagement, *in fine*, se réalise par l'intégrité d'un artiste à l'écoute de ses pulsions. Face à ce cerveau malade, exsangue, habité par des phobies et des peurs malsaines qui conduisent à la mort, Boujemaoui répond par une note d'espoir. Si un artefact humain est à l'origine de la destruction, il nous est alors possible de rêver le désamorçage de la violence et « changer la vie ».



Pensez le monde
Acrylique sur toile
65 x 100 cm
2017

Hassan Darsi

24

« L'art est bien ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». Par la singularité de son parcours, Hassan Darsi a prouvé le bien-fondé de cette expression de Robert Filliou qu'il a faite sienne. L'artiste ne définit pas l'art comme une représentation du réel, ni abstraitement comme une fin en soi (l'art pour l'art), mais comme une posture, une manière d'être dans le monde.

Des amulettes de Hassan Darsi est une charpente de lamelles en bois qui interpelle notre propos sur différents niveaux de sens. Inscrits sur des pieds d'échelles bringuebalantes, des mots d'espoir ou de résignation y marquent les contours d'une Afrique aux prises avec ses tourments. La fragilité de l'assemblage menace de s'effondrer. Néanmoins, agencées dans cet equilibrium éphémère, les lamelles prêtent leur force les unes aux autres et défient le temps.

Le choix de l'échafaudage, structure provisoire et inachevée, témoigne de la volonté de Hassan Darsi

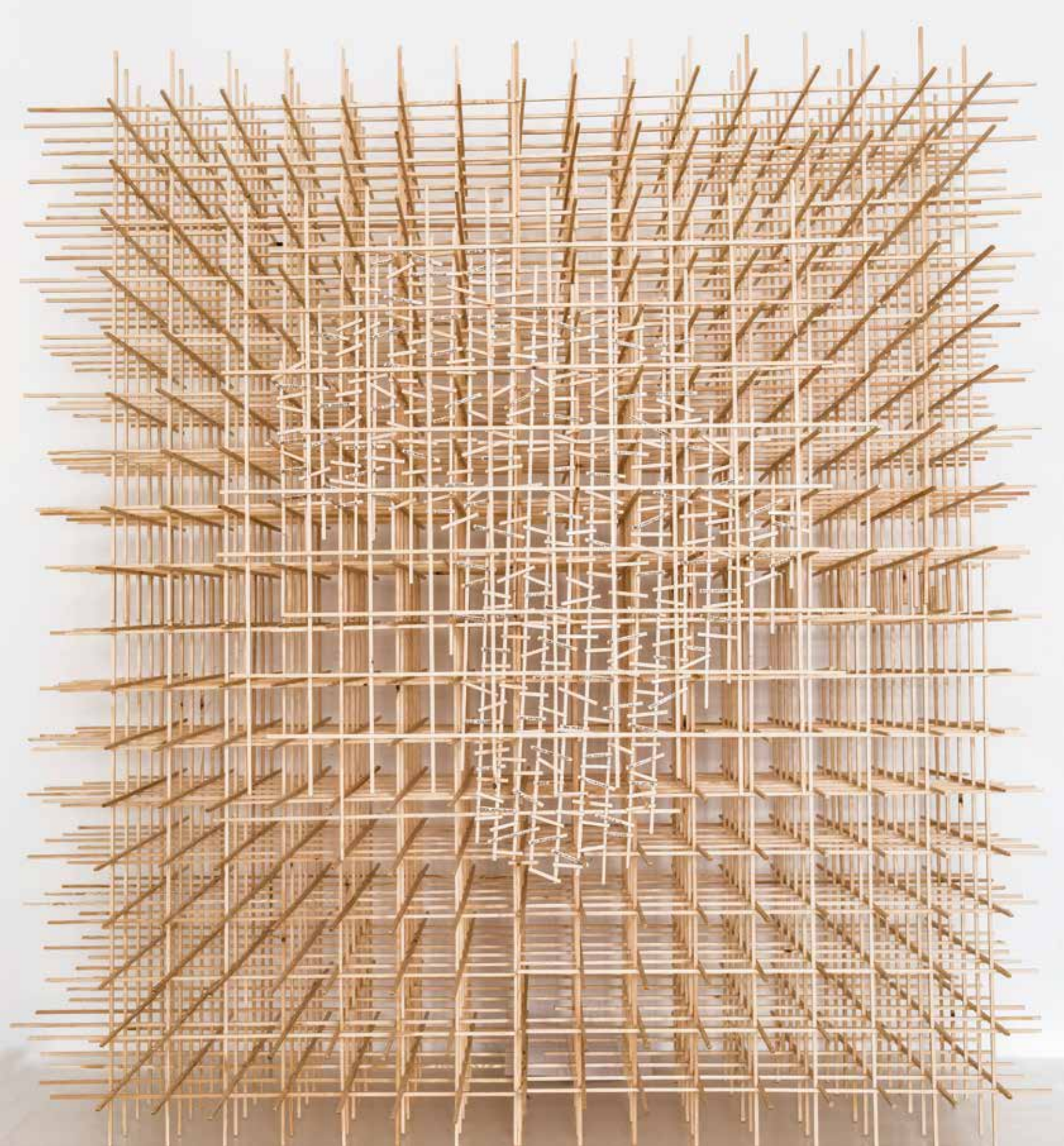
de croire en l'espoir de la construction d'un avenir commun où les Afriques plurielles se rencontrent, en dépit de la précarité de cette construction. La fragilité de la charpente témoigne de la dynamique d'un continent ouvert sur un destin commun en dépit de l'histoire. L'artiste réussit ici le tour de force de confondre les frontières droites de l'Afrique en utilisant des morceaux de bois rectilignes, permettant au continent de se réunir dans des préoccupations partagées.

Ainsi, *Des amulettes* sonne comme un cri d'espérance, une promesse performative. L'œuvre va au-delà de la seule recommandation qui est faite de penser le monde à travers l'art; elle est une « contribution » à la vie, un « fragment » de vie. Avec Hassan Darsi, il n'y a plus de séparation, plus de délimitation nette entre l'art, l'artiste, la vie.



Des amulettes, détail

Des amulettes
Assemblage de bois
200 x 180 x 80 cm
2017



Mohamed El Baz

28

Dès son origine, l'œuvre de Mohamed El Baz s'est assigné l'objectif de réécrire le quotidien dans une mise en scène des êtres, des espaces ou des situations qui l'entourent. Que vaut la pratique artistique si elle ne prend pas en compte le réel ? Pour Mohamed El Baz, l'art doit servir à quelque chose et quand bien même il ne changerait pas la vie dans sa dimension universelle, il se doit de partir de la volonté de changer sa propre vie et celle de son entourage.

Le projet de Mohamed El Baz n'a pas l'ambition radicale et systématique de changer le monde. A défaut de guérir l'incurable, l'artiste s'investit dans un bricolage, une tentative de réparation qui ne peut se faire qu'à l'échelle individuelle, agissant essentiellement sur l'entourage proche, car ce dernier fait partie intégrante de l'œuvre.

Le vêtement signé a la particularité de signifier à la fois une absence et une prise de position à travers la signature. Cette ambiguïté de l'objet exposé est d'autant plus tangible face à la réécriture des dix commandements. L'œuvre est articulée autour de ce double cheminement : un aller-retour permanent entre les références religieuses et la pratique artistique. Alors que la religion a la capacité de transformer le monde – l'histoire moderne et contemporaine nous le démontre au quotidien – la pratique artistique se tient quant à elle dans une nécessaire présence/absence, celle-là même qui peut prévenir les désastres de l'humanité. Avec Mohamed El Baz, l'exercice de l'art se fait écran délicat devant la machinerie des systèmes de pensée.



Les 10 commandements
Texte sur plexiglas et miroirs
Dimensions variables
2017
3 éditions + 1 EA



Changer la vie # 1, 2
 Photographie
 110 x 110 cm
 2017
 3 éditions + 1 EA

Bouchta El Hayani

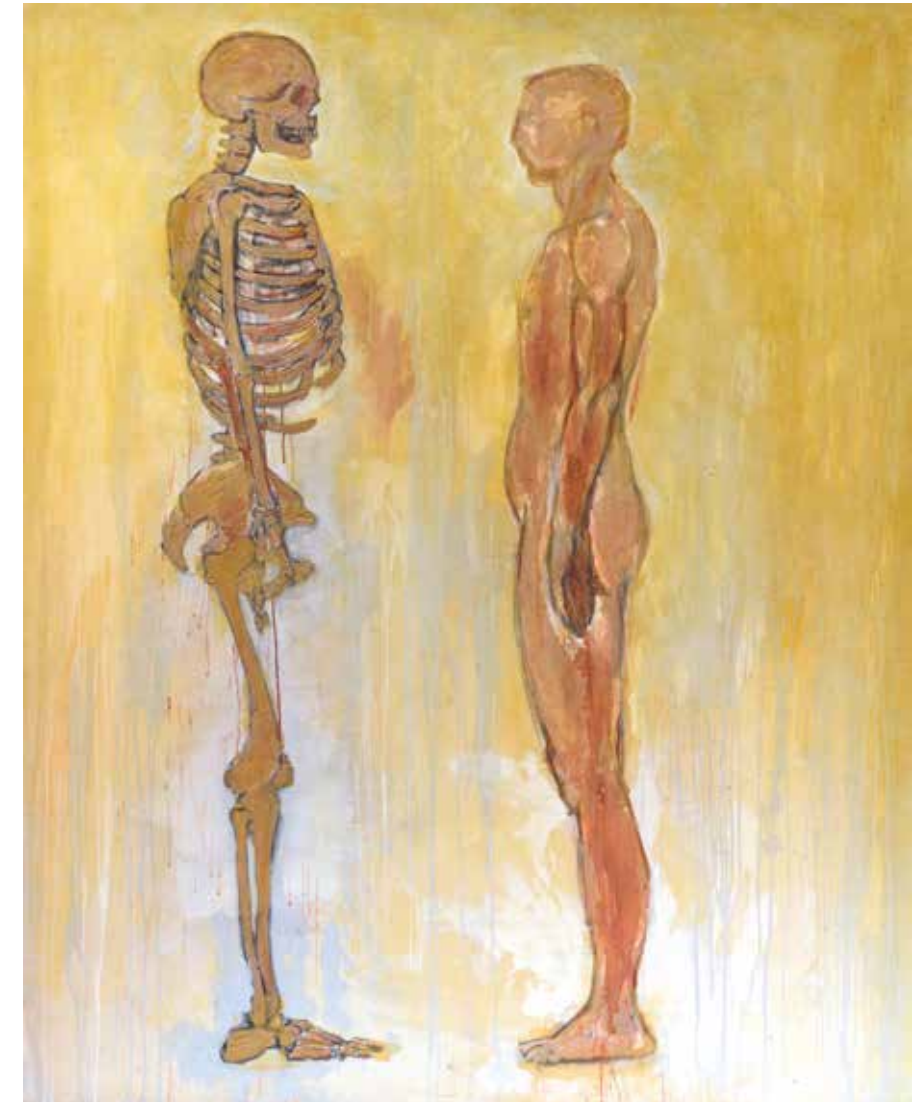
32

Les toiles de Bouchta El Hayani déploient des figures aussi troublantes que laconiques, empreintes de questionnements sur la société moderne. De la guerre du Golfe aux pateras de la mort, le travail de l'artiste est traversé par les tragédies contemporaines. Sa perception des médias a profondément bouleversé son œuvre, qui dès lors est habitée par ce questionnement ultime : Comment l'Homme, dont l'instinct de survie est si prégnant, peut-il s'adonner volontairement au jeu de la mort ?

Cette façon désincarnée que l'artiste a de dépeindre le corps fait référence à la difficulté d'exister en tant qu'individu dans un univers déshumanisé, où l'homme a perdu cette peur viscérale face à la perspective de la mort. Il ne s'agit pas pour Bouchta El Hayani de définir l'homme à partir des pouvoirs de sa raison, mais de donner sens à l'humain à partir de sa faiblesse, de la

nudité de son visage, « nudité qui crie son étrangeté au monde, sa solitude, la mort, dissimulée dans son être », écrit Emmanuel Lévinas dans la préface à *Totalité et infini*.

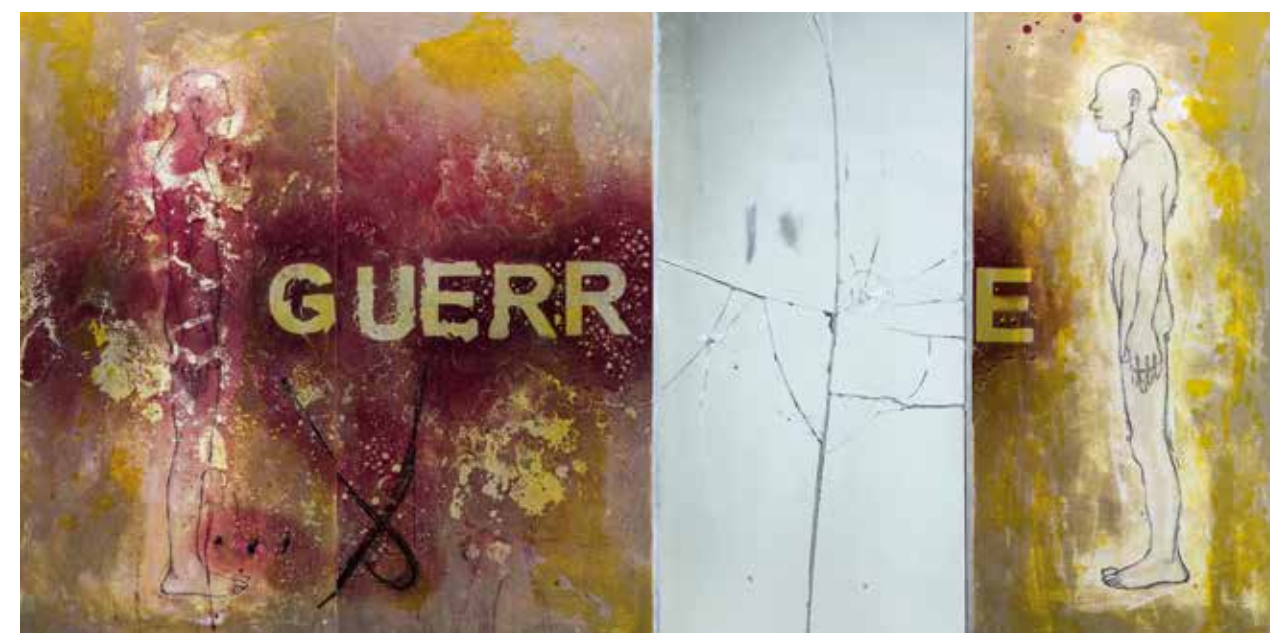
Si l'humain a un sens, semble nous dire Bouchta El Hayani, il le trouve dans l'appel que lui lance l'autre, dans la confrontation avec l'altérité. Les profils filiformes qui s'interpellent dans ses toiles méditent sur la condition humaine et nous entraînent dans l'univers de la guerre. On se retrouve à la regarder de front dans un miroir craquelé, ou dans des tags inscrits comme sur un mur criblé de balles. Mais au-delà de ses qualités formelles et séduisantes, son art révèle une esthétique fragile aux blessures tangibles, celle de la possibilité de la vie en dépit de l'horreur.



Sans titre
Acrylique sur toile
200 x 160 cm
2011

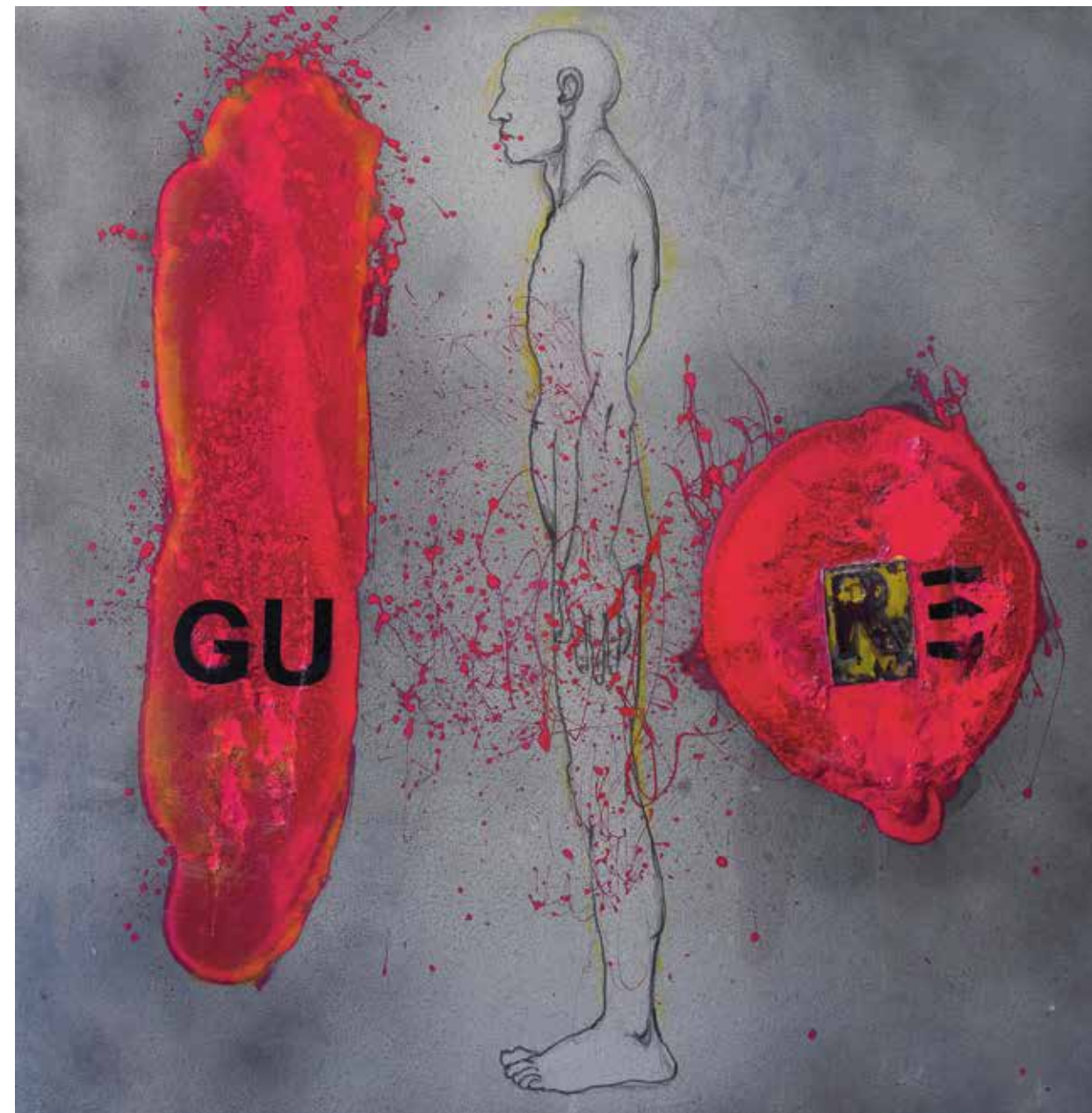


Sans titre
Technique mixte sur toile
100 x 150 cm
2017



Sans titre
Technique mixte sur toile / miroir cassé
100 x 200 cm
2017

Sans titre
Technique mixte sur toile
150 x 150 cm
2017



Nabil El Makhloufi

Avec Nabil El Makhloufi, le spectateur est entraîné, à son insu, d'un socle figuratif à un univers vapoureux. La force de l'écriture plastique de Makhloufi réside, entre autres, dans ce subtil cheminement du réel vers le poétique. Influencée par la tradition picturale figurative de la Nouvelle école de Leipzig, l'œuvre de Nabil El Makhloufi intègre au réalisme une facture qui relève du symbolisme : nous y reconnaissons une réalité qui nous dépasse, car, sitôt regardée, elle nous transporte vers un ailleurs.

Se générant dans le déplacement entre son pays de naissance, le Maroc, et son pays d'accueil, l'Allemagne, l'œuvre de Makhloufi fait intervenir la mémoire. Elle est

conçue dans la souvenance des espaces, des corps et des visages de part et d'autre des rives que traverse l'artiste.

« Changer la vie est un thème central dans mon œuvre, affirme l'artiste. Mes protagonistes sont toujours entraînés d'agir. Agir veut dire être en interaction, être dans la réflexion. Agir, c'est être humain ». Si les œuvres *Fragile* et *Souffle*, imposent le silence, c'est, qu'à travers leur langage inédit, point une certaine fragilité du réel qu'elles subliment. Comme autant d'allégories, ces personnages de El Makhloufi semblent accueillir, dans leur recueillement, un geste réparateur, un souffle régénérateur.



Fragile
Acrylique sur toile
100 x 70 cm
2017

Le souffle
Acrylique sur papier
75 x 55 cm
2016



Safaa Erruas

42

S'interroger sur l'interprétation de l'information dans l'ère actuelle, c'est ce que nous propose d'emblée Safaa Erruas. Son travail s'articule autour des rapports de force entre le vécu et la conscience intérieure, et les traduit dans son langage neuf qui décline les matériaux et les monochromes en une myriade de nuances.

Plus de deux décennies séparent les œuvres proposées ici et extraites de la série intitulée *Les récits de l'histoire*. Les bribes de phrases que l'artiste présente, dans l'écrin fragile des barbelés de verre et de métal, demeurent néanmoins tristement atemporels. Confucius le disait en son temps : «Lorsque les mots perdent leur sens, les gens perdent leur liberté». La médiatisation et le temps long de l'histoire ont participé à la banalisation du sens. Le travail de l'artiste sur la perte du sens des mots et des images est ainsi caractéristique de l'effondrement général des repères qui caractérise notre époque.

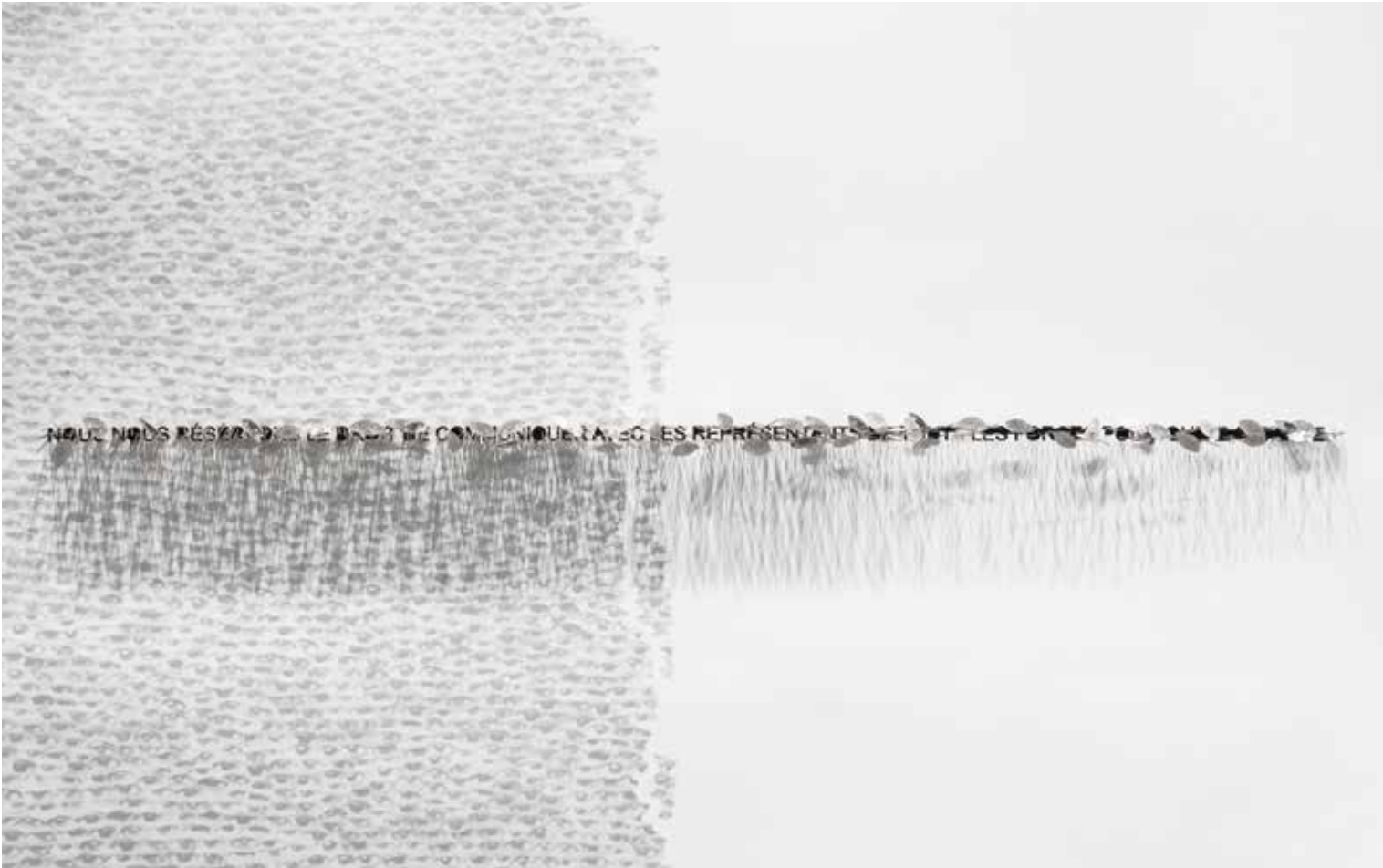
A la question de la capacité de l'artiste à influencer sur le monde, l'artiste répond par la positive. A la nuance qu'elle n'entend pas révolutionner le monde. Pour Safaa Erruas, un artiste est viscéralement attaché à l'espace social qu'il investit. Des phénomènes et épiphénomènes, qui secouent le monde actuel, découle le principe supérieur de la recherche plastique et la conviction que l'art peut inventer une nouvelle perception du réel. L'expression plastique est ici le moyen d'exprimer cette réalité épidermique, avec la distanciation et la liberté qu'elle permet.

La majorité des yeux scrutateurs, figurant sur les œuvres, est passive. Néanmoins, il existe une minorité d'yeux aiguisés, aux aguets, dont la sensibilité a résisté à l'effervescence médiatique. C'est précisément cette posture dynamique de prise de conscience que revendique Safaa Erruas en dessinant l'esthétique d'un monde désenchanté.



Les récits de l'histoire I

Texte découpé, fils métalliques, résine et images miniatures des yeux sur papier coton imprimé
40 x 62 cm
2017



Les récits de l'histoire II
Texte découpé, aiguilles et images miniatures des yeux sur papier coton imprimé
40 x 62 cm
2017



Les récits de l'histoire III
Texte découpé, fils métalliques, résine et images miniatures des yeux sur papier coton imprimé
40 x 62 cm
2017

Mohamed Fariji

46

L'œuvre de Mohamed Fariji s'inscrit dans son temps. Elle est ce long projet poétique et citoyen qui se pense et se génère dans le rapport commun que nous entretenons avec l'histoire et les lieux de mémoire. Elle est ce travail quotidien d'observation, de documentation et cette tentative, non vaine, de récupération de l'archive.

Mohamed Fariji est en train de construire une des rares œuvres marocaines contemporaines à se nourrir d'un puissant ancrage social et d'une interaction concrète avec les milieux sociaux et urbains que fréquente l'artiste et où des hommes et des femmes font l'œuvre

et participent à sa régénération. Fariji s'adresse à des aspects qui relèvent de l'expérience collective. L'expérience visuelle de toute une génération revient transformée en objet destiné à la contemplation. L'expérience de l'enfant de l'école publique marocaine est ici sublimée et amplifiée par le cadre. Objet d'art, elle en devient à la fois sublime et angoissante. Elle nous interroge sur l'éducation, sur nos accomplissements et sur notre avenir commun. Et ce retour n'est pas de l'ordre du nostalgique. Il est l'acte curatoriale du collectif.



Education en chantier
Photographie sur bois, sérigraphie
192 x 192 cm
2017

Chourouk Hriech

De quelle manière l'actualité relayée par les médias dans le monde actuel influe-t-elle sur votre expression artistique?

Je ressens comme un vent fort et terrifiant le contenu vomi de ces mass-médias excessifs et confus, qui ne transmet de nos jours plus que des informations tronquées, coupées de leur historicité, comme si l'info naissait et n'existait que le temps d'un post sur les réseaux sociaux. L'art est souvent le dernier bastion des amoureux du monde.

Pensez-vous que la maxime rimbalienne « Changer la vie » a sa place dans le monde contemporain?

Le changement est un processus inévitable, dans la mesure où nous entrons en collision, en association, en observation, en réflexion, en action... avec notre monde. Ainsi tout change tout le temps, inévitablement. Dessiner, s'est s'approprier et redéfinir un territoire, d'abord celui de sa pensée, ensuite l'espace du papier et enfin l'espace réel / la société. Mes dessins se bâtissent avec les lignes des édifices ou des fragments

que je rencontre, fantasmés et recomposés. Toute cette observation qui renvoie l'artiste à son propre état, comme face à un miroir, nous permet de devenir un sujet et d'aller vers un autre sujet, soit une forme d'intersubjectivité, directement liée au langage.

En quoi votre œuvre participe-t-elle de cette démarche de transformation du monde ?

Peut être simplement dans la mesure où je suis comme chacun de nous un xième reflet du monde. Hokusai disait : « On a jamais fini d'apprendre le dessin ». Par le biais de « processus graphiques », tels que des reproductions d'images, des prélèvements graphiques du monde qui nous entoure, j'envisage les difficultés de l'apprentissage et de la mémoire sous différentes perspectives. Je tente toujours d'imaginer pour mes dessins plusieurs solutions sans les réviser et sans les censurer. Pour Joseph Beuys, le seul acte plastique véritable consiste dans le développement de la conscience humaine, je rajouterai par là, le développement du monde.



Secondes rencontres avec Douala # 8 A

Encre de chine sur papier

18 x 24 cm

2017

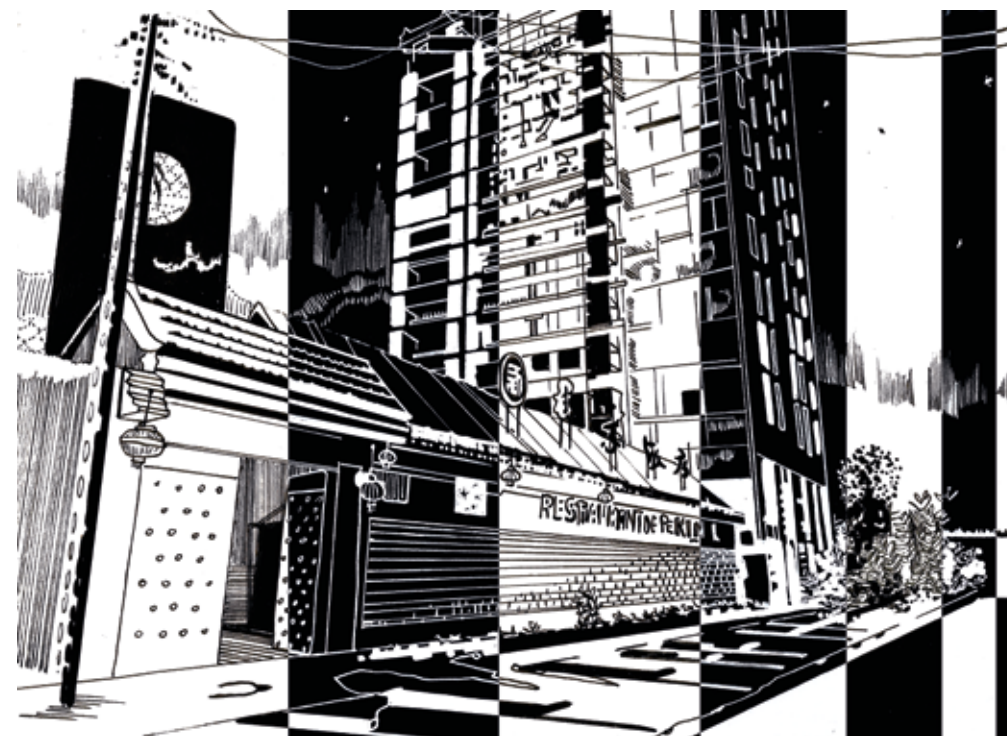


Secondes rencontres avec Douala # 13 B

Encre de chine sur papier

18 x 24 cm

2017



Secondes rencontres avec Douala # 14 C

Encre de chine sur papier

18 x 24 cm

2017

Majida Khattari

52

Le travail photographique de Majida Khattari est profondément traversé par la question de l'identité. Qu'elle relève du genre ou du regard échangé entre Orient et Occident, l'identité est au cœur de l'acte photographique de Khattari. Dans la réinterprétation qu'elle propose des mises en scène orientalistes, l'artiste déjoue les signes et déplace les codes de tout un système conventionnel pictural. Elle opère un renversement entre le sujet regardant et le sujet regardé, une appropriation de la scène orientaliste où le sujet peut être aussi bien la femme occidentale que la femme maghrébine, toujours dans le faste architectural et dans la splendeur textile de la scène orientaliste.

Dans ce théâtre de l'Orient, le corps féminin est fondu dans les textures de l'espace et des étoffes : les corps sont pris dans une transparence qui les absorbe et les fige. A travers une exploitation contemporaine de la scène orientaliste, une double réflexion se profile dans les mises en scène de Khattari, à savoir une

lecture postcoloniale du regard orientaliste et un questionnement autour de la condition féminine.

L'œuvre *Je est un autre* s'inscrit dans ce retournement historique des rôles en y insérant une nouvelle tension identitaire. Comme dans *Les Ménines* de Diego Vélasquez, Khattari y offre une vertigineuse mise en abyme de regards dans laquelle nous sommes pris en tant que regardeurs. Le spectacle de cette contemplation de soi semble déboucher sur deux visions : une identité sombre qui se joue derrière le miroir, centre de l'image, et une altérité lumineuse, celle-là même qui fait rayonner le miroir. Par le truchement de cette scène incrustée, et qui demeure indéterminée, l'œuvre suggère une posture identitaire paradoxale. Une posture nécessaire en ces temps troubles où l'on voit se rétrécir les identités et se creuser les écarts entre les nations. En projetant l'autre comme reflet de soi, c'est, peut-être, un postulat éthique que nous propose Majida Khattari.



Je est un autre

Tirage pigmentaire sur toile

120 x 180 cm

2017

Edition unique +1 EA

Fouad Maazouz

54

Pour Fouad Maazouz, le travail d'un artiste est le fruit de l'influence de plusieurs composantes : individuelles, sociétales, politiques et historiques. En ce qui concerne la pratique photographique, et d'autres formes d'expressions artistiques, l'artiste attache un intérêt particulier au rôle joué par l'évolution technologique. Selon Maazouz, elle contribue au changement des approches artistiques, à l'ouverture de nouvelles perspectives pour répondre aux multiples besoins des artistes de dire le monde et de révéler leur génie.

L'artiste soutient la potentialité de l'art à agir sur le monde. Alors que la politique et les manières de gérer la chose publique ont partie liée avec diriger, de façon pragmatique, le présent et le futur des individus et des communautés, l'art, pour Fouad Maazouz, demeure ce canal qui peut profondément transformer le monde.

Il estime que l'art a la capacité d'agir dans le cadre d'un processus très lent et imprévisible : « L'art est là pour bouleverser nos représentations et contribuer au changement de la vie des êtres humains », atteste-il.

Fouad Maazouz envisage le point de vue photographique comme étant nécessairement porté par une dimension philosophique. Comme dans ce triptyque, la composition à partir de différents clichés et de différents angles de vue constitue à son sens une démarche qui permet de suggérer des questionnements en rapport avec la société marocaine contemporaine, de tenter de la renverser, de faire trembler ses assises, la penser différemment, oser la penser meilleure.



Walk On 1
Tirage fine art sous Diassec
60 x 90 cm
2017
3 éditions + 1 EA



Walk On 2
Tirage fine art sous Diassec
60 x 90 cm
2017
3 éditions + 1 EA



Walk On 3
Tirage fine art sous Diassec
60 x 90 cm
2017
3 éditions + 1 EA

Najia Mehadji

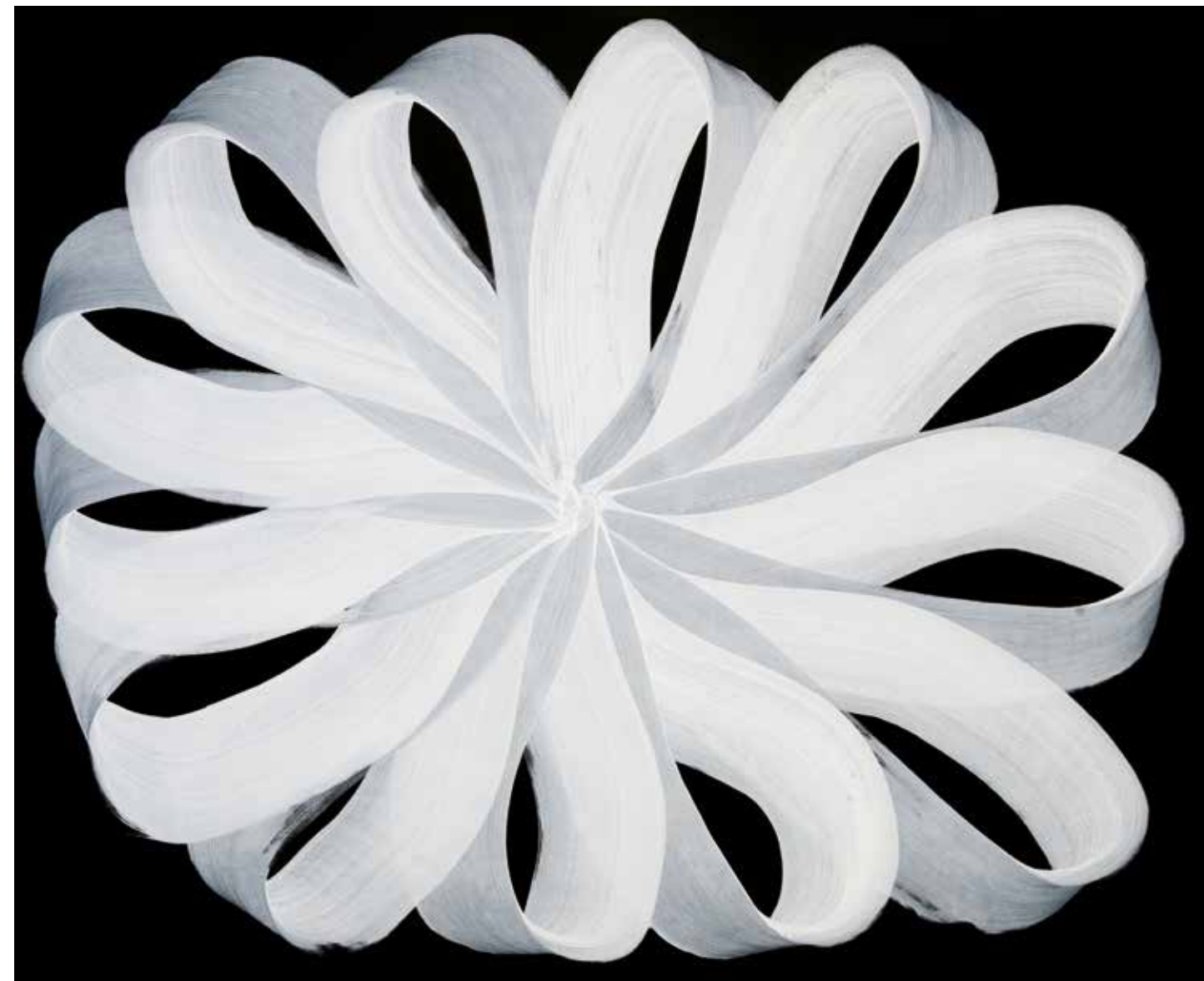
58

Dans *Différence et répétition*, Deleuze écrit : « Il y a dans le monde quelque chose qui force à penser. Ce quelque chose est l'objet d'une tension fondamentale entre l'individu et le milieu, dans sa précarité et ses turbulences. » Les incertitudes du monde contemporain se prêtent à nous sous différentes tonalités affectives, mais, dans leurs caractères premiers, elles ne peuvent être que senties. Pour Najia Mehadji, l'émotion initiale face à la violence première ne suffit pas, elle force à peindre.

Dans *Spring Dance*, l'artiste mène une réflexion sur le changement et la métamorphose. Des hélices blanches partent d'un point nodal vers l'extérieur, remontent vers la surface, libérant l'exubérance d'une énergie latente. La révolution sent s'accélérer son pouls et la

rosace tournoie. Le temps d'un geste, le temps d'une danse, se réalisent un moment d'exaltation commune, les retrouvailles de rêves oubliés. Le souffle de vie prend forme et les volutes caractéristiques de l'œuvre de Mehadji tracent la voie entre le chaos et le cosmos, le visible et l'invisible.

Un autre élément déterminant dans l'œuvre est sa capacité à prendre de la boue pour en faire de l'or. Tel Monet peignant ses nymphéas bleus en réponse à une Europe ensanglantée, Mehadji fait de ses rosaces blanches un symbole du rêve d'émancipation arabe en 2011. *Spring Dance* nous offre dans les prolongations de ses volutes l'espace d'un vœu de résistance et d'espoir.



Spring dance
Acrylique sur toile
160 x 200 cm
2011

Lamia Naji

60

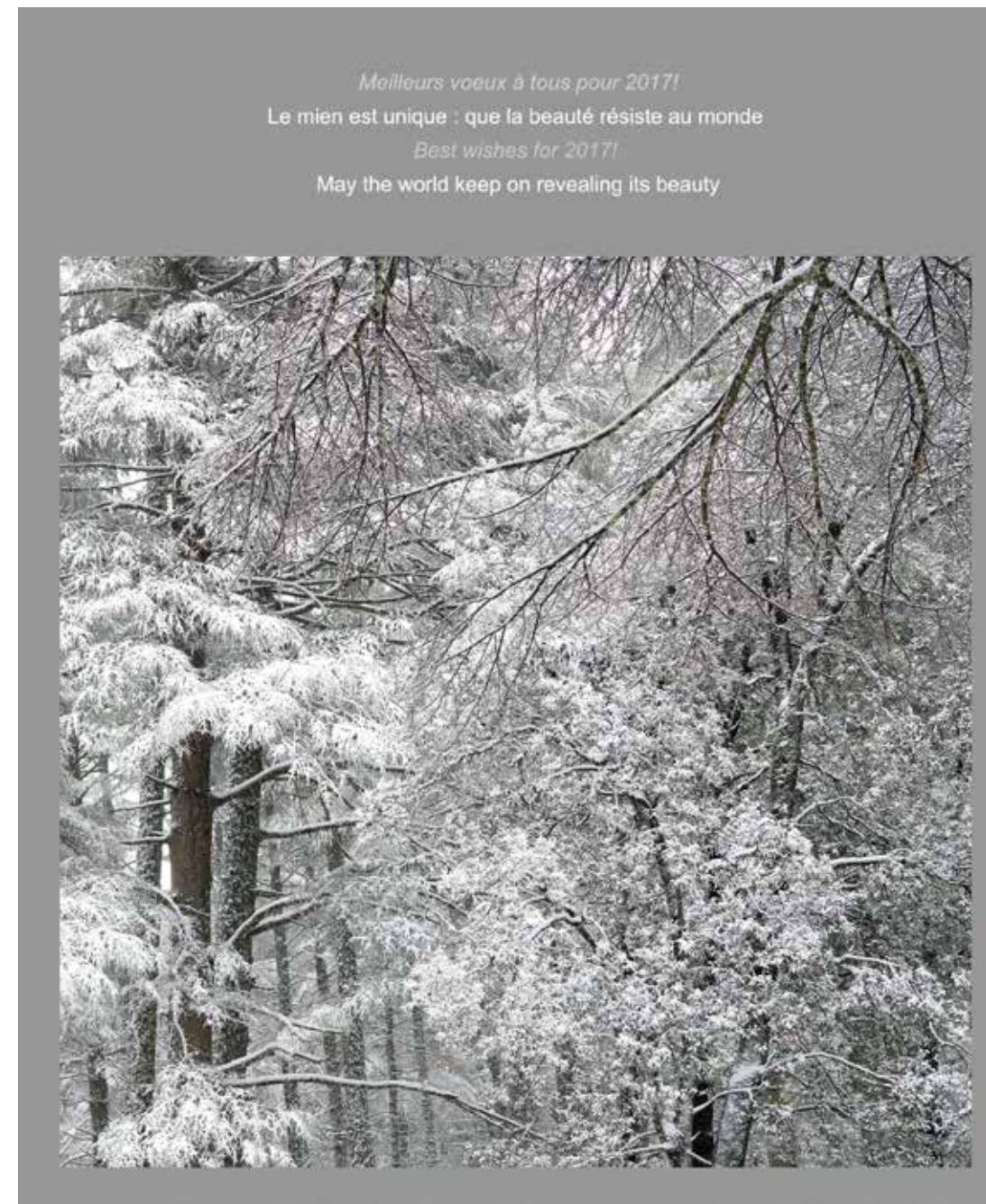
« Au risque de paraître naïve parfois, j’ai fait de la beauté (et de la bonté) mon arme de choix pour résister et tenter de changer la vie ».

Lamia Naji a fait des territoires de l’intime la principale prémisses à son projet artistique. Pour parler du monde et parler au monde, elle prend pour assise l’univers qui l’entoure. Ce sont les espaces proches de soi qui la conduisent vers les espaces communs. Dans cette œuvre, l’artiste a pris le parti de faire croiser le verbal et l’image, de mettre du texte dans la photographie. Cependant, le texte n’est pas là pour expliquer ou porter la photo; il fait corps avec celle-ci dans la performance d’un énoncé qui relève de l’intime pour mener vers le collectif. Les deux éléments constituent un seul et même signe : la carte de vœux.

Alors que la puissance performative du vœu comme acte de langage semble avoir été oubliée, Lamia Naji nous y ramène en nous adressant, à tous, ce désir de résistance par la beauté. Elle nous rappelle au sens premier du vœu, à l’élan bienveillant et compatissant

dont il émane. L’artiste exprime un vif désir de voir se maintenir la beauté comme arme contre les systèmes de pensée qui s’imposent de plus en plus et affectent nos manières de vivre le monde, de le voir et de se voir les uns les autres.

Pour Lamia Naji « l’humanité a besoin d’être rappelée à ses aspirations premières ». C’est ainsi que l’œuvre *Résistance*, nous confronte à un geste simple et affectueux, mais qui sonne comme un cri perçant face à l’impassibilité de l’ère contemporaine. L’artiste joint à la photographie d’un paysage à la blancheur implacable, une prière. Ce cliché photographique est d’une étrange ambivalence. Suggérant la beauté et la rudesse, la douceur neigeuse et l’enchevêtrement des rameaux massifs, l’œuvre devient une métaphore de l’ambivalence du monde. Elle est, comme le remarquait Jean Genet, le lieu où la blessure fondamentale se fait beauté, se fait résistance. Là où la blessure se fait ce que l’humanité a de meilleur.



Résistance

Photographie, tirage numérique au jet d’encre pigmentaires sur papier Hahnemühle Fine Art Baryta
145 x 120 cm

2017

Edition unique en deux formats 145 x 120 cm et 180 x 150 cm + 1 EA

Zakaria Ramhani

62

« Dans mon travail actuel, et depuis quelques années déjà, j'accorde une attention particulière à l'image de l'actualité. Il est presque impossible—à mon sens—de faire partie de notre époque sans s'arrêter devant ces images qui envahissent nos espaces physiques et virtuels. Je tente de créer des univers imaginaires basés sur des images ultra-médiatisées en jouant avec les représentations et en intégrant, souvent, des éléments symboliques tels que les autoportraits iconiques d'artistes historiques facilement reconnaissables par le public. C'est ainsi que j'exprime mon désir d'inviter à repenser le rôle de l'art et de l'artiste dans une société contemporaine.

J'inscris mon œuvre dans son époque à travers ce processus de recyclage de la réalité et notamment de l'actualité relayée par l'image médiatique.

Je suis convaincu que l'art peut être instrumentalisé afin d'inciter le public, la société à porter un nouveau regard sur ce qui l'entoure. D'ailleurs, je suis heureux de constater la surprise des gens devant des œuvres qui détournent l'usage traditionnel de la calligraphie et de l'écriture arabe, qui est supposée—selon le stéréotype—révéler un message divin à l'homme ou évoquer un art littéraire antique. Il est désormais possible de considérer que ces lettres, mots ou gestes, peuvent être simplement l'expression de l'identité individuelle d'un mortel.

Que ce soit dans l'impact qu'il imprime sur la perception des sujets, ou dans l'implication directe qu'il a dans l'espace public, l'art peut toujours et encore changer la vie! »



You Still My Only Love
Huile sur toile
200 x 240 cm
2015-2016

Art will save us
Huile sur toile
240 x 305 cm
2015-2016



Yamou

L'art a-t-il le pouvoir d'influencer le monde ?

Oui. L'art a un pouvoir aussi grand que la capacité d'un colibri à éteindre un feu de forêt.

En quoi le monde actuel agit-il sur votre œuvre et de quelles manières ?

Dans mon travail le sujet n'est pas clairement défini, il subit les dépouillements et les transformations nécessaires pour installer l'œuvre dans une abstraction poétique. Cependant, c'est peut-être, les désordres écologiques, qui me font persister à réfléchir sur le végétal et à sublimer la sacralité de la vie.

Pensez-vous que la maxime rimbalienne « changer la vie » a toujours sa place dans le monde contemporain ?

Nous vivons à une époque où des expressions comme « changer la vie », « influencer le monde » ont beaucoup perdu de leur aura utopiste et humaniste. Elles font plus peur que rêver. Par les temps qui courent, ces expressions émanent, malheureusement, plus de la bouche de ceux qui prônent un repli identitaire que de ceux qui croient à la nécessité de tisser des solidarités. Depuis l'époque d'Arthur

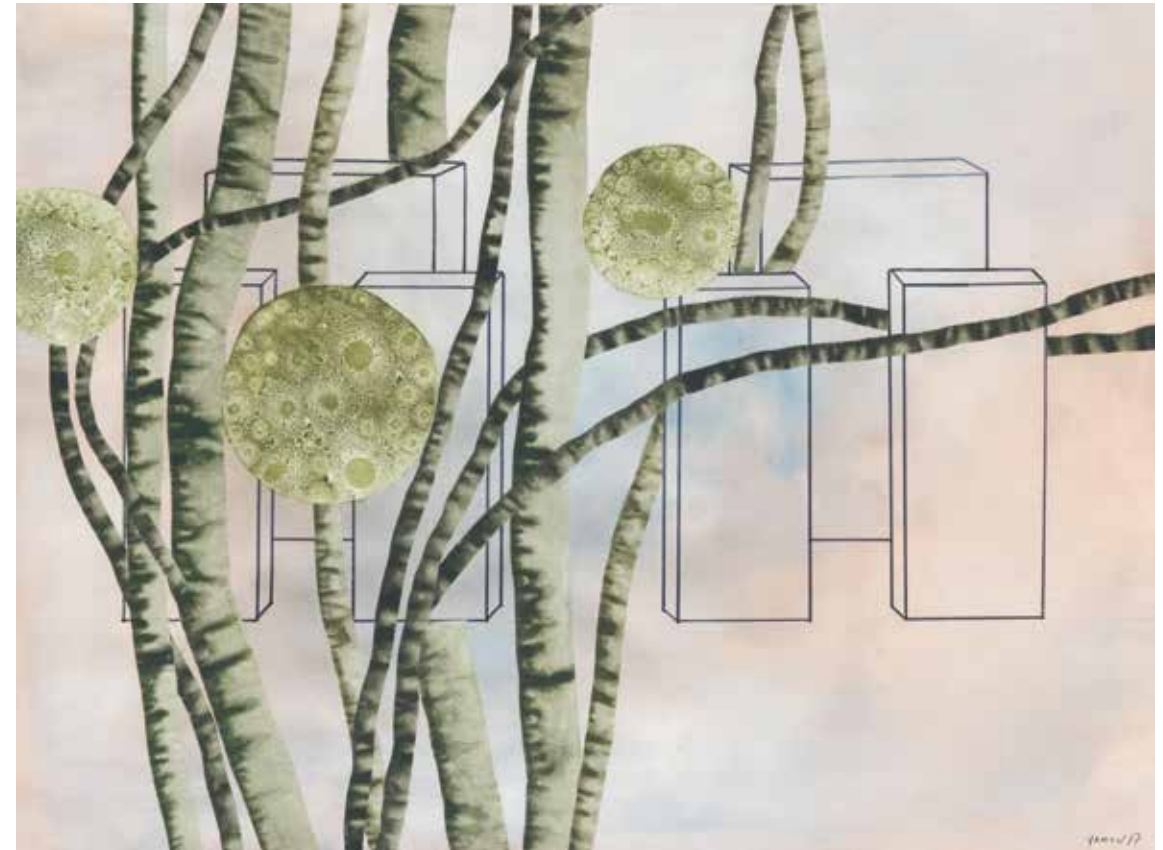
Rimbaud, une nouvelle conscience a fait son chemin. Il s'agit de la conscience de la limite de notre monde : « Les humains n'en sont ni les seuls habitants ni les seuls ayants droit. Ils ne sauraient dès lors exercer sur ce monde une souveraineté illimitée. »*

Changer la vie résonne comme un choix unilatéral qui exclut la faune, la flore l'eau, l'air et toutes les composantes de la vie.

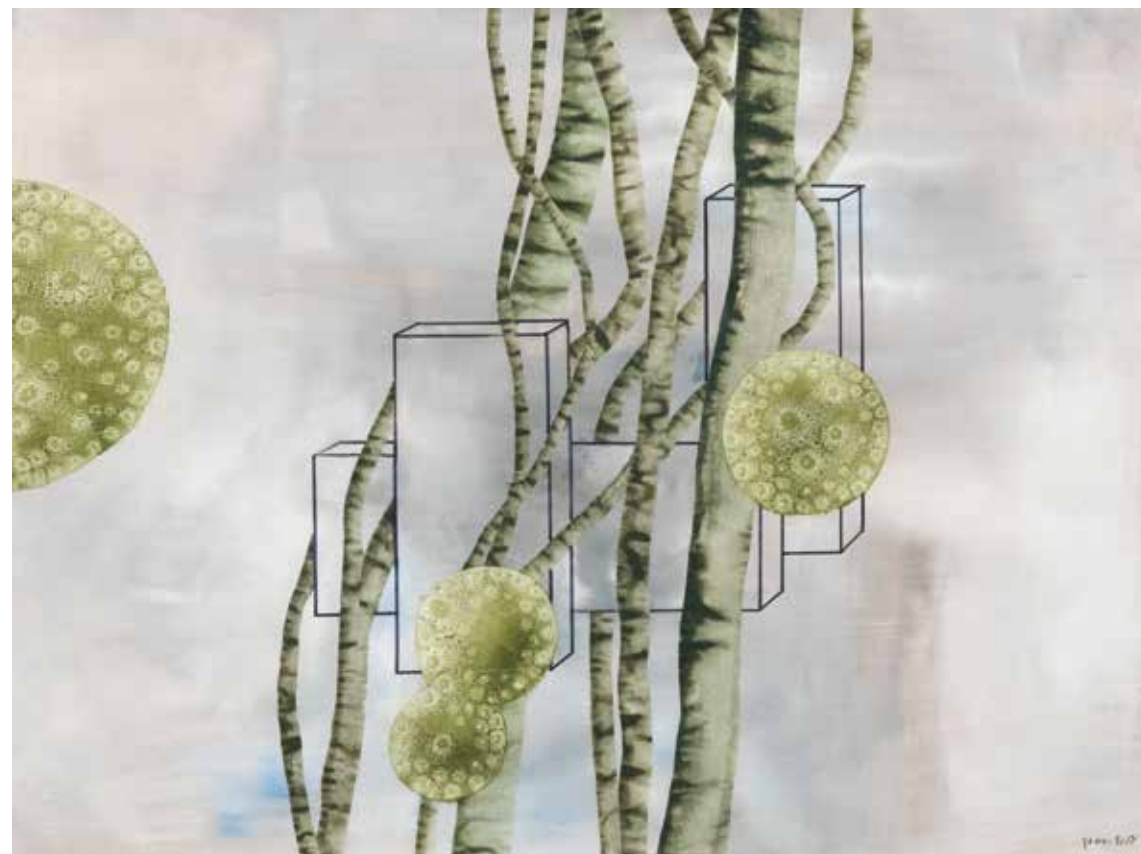
L'œuvre, *Les ayants droit*, est constituée de quatre dessins représentant des formes géométriques et des branchages qui les encerclent au point de les faire disparaître.

Une manière de dire l'ampleur et la force de la nature, de suggérer qu'elle excède les lieux et les espaces construits par les hommes, comme dans le temple d'Angkor où les racines prennent le dessus sur les sanctuaires et où l'élément végétal transcende l'architectural.

* Extrait de « L'identité n'est pas essentielle, nous sommes tous des passants », d'Achille Mbembe.



Les ayants droit 1
Technique mixte sur papier
45 x 60 cm
2017

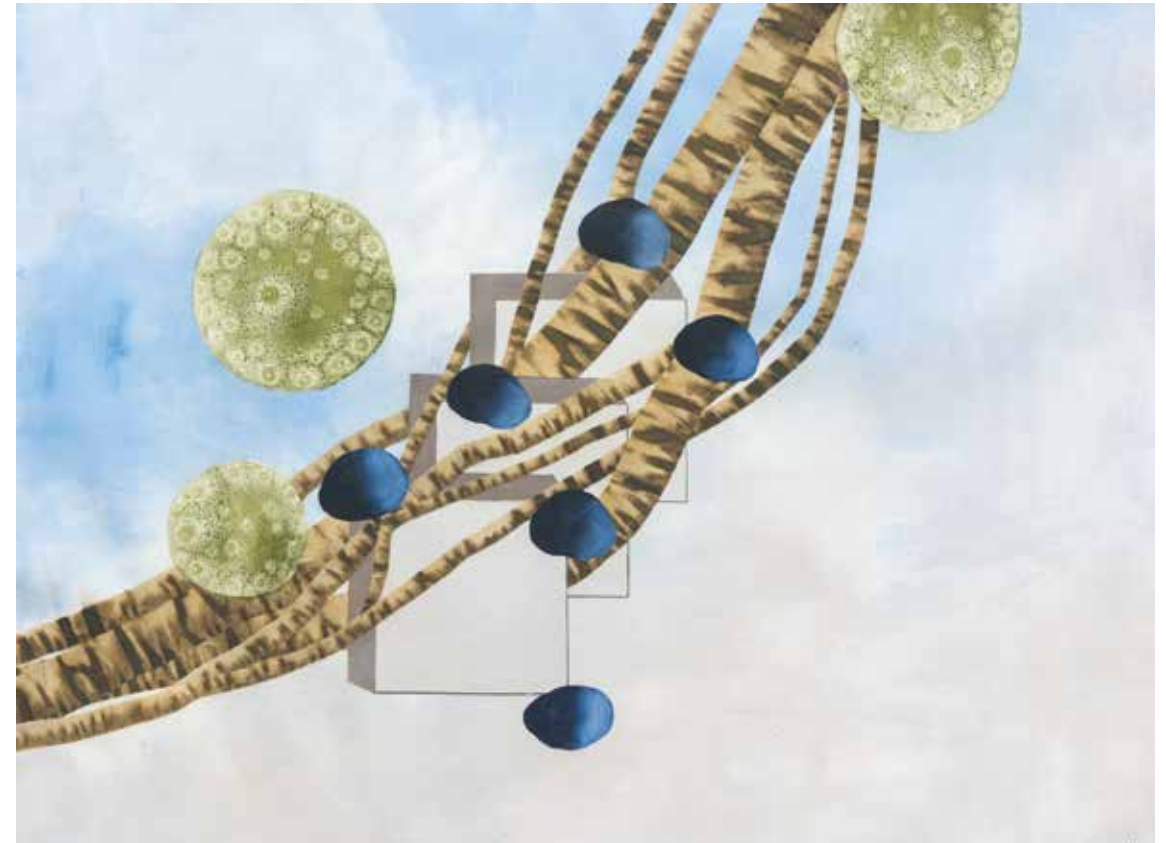


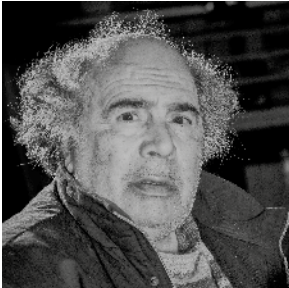
Les ayants droit 2
 Technique mixte sur papier
 45 x 60 cm
 2017



Les ayants droit 3
 Technique mixte sur papier
 45 x 60 cm
 2017

Les ayants droit 4
Technique mixte sur papier
45 x 60 cm
2017





Mohamed Abouelouakar est né en 1946 à Marrakech.

Il s’est consacré à la peinture après une riche carrière de cinéaste. L’artiste a poursuivi, de 1966 à 1973, des études supérieures à l’Institut cinématographique de Moscou. *Hadda*, le long-métrage qu’il a réalisé en 1984, lui a valu le grand prix du 2^{ème} festival national du film marocain. Mohamed Abouelouakar est aussi photographe d’art.

Les tableaux de Mohamed Abouelouakar sont influencés par le lyrisme russe et la miniature byzantine. Nombre de ses anciens tableaux se caractérisent par des couleurs vives et un foisonnement de figures qui ne laissent pas une parcelle de la toile sans traitement. Abouelouakar est capable de travailler sur de petits formats comme sur des surfaces monumentales. Son intervention, en 2005, sur le phare Al Hank à Casablanca montre sa capacité à habiller de grandes surfaces.

Les œuvres de Mohamed Abouelouakar ont intégré des collections de renom, notamment la Fondation Attijariwafa bank (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc).

Mohamed Abouelouakar vit et travaille à Casablanca.



Younès Baba Ali est né en 1986 à Oujda.

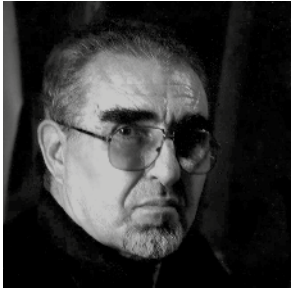
Il est diplômé de L’École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg en 2008 et de l’École Supérieure d’Art d’Aix-en-Provence en 2011.

Après des débuts essentiellement axés sur des pratiques de photographie, de peinture et de dessin, il navigue à présent entre différents médiums explorant les nouvelles technologies : le son, la vidéo, la photographie et l’installation.

Artiste transdisciplinaire, il nourrit son œuvre de questionnements sur des notions telles que l’identité, la migration, l’intégration, le communautarisme et le multiculturalisme. Sa pratique se situe autant dans la mise en place d’interventions simples et élémentaires que dans la décontextualisation d’objets, ou dans la réalisation d’installations.

Depuis 2008, il a participé à plusieurs expositions et biennales internationales dont la Biennale Art In Marrakech (2009), la Biennale des Jeunes Créateurs de l’Europe et de la Méditerranée (2009, 2011, 2012), la 10^{ème} Biennale Dak’Art (2012) où il a remporté le prix Léopold Sédar Senghor. En 2014, il est lauréat du Boghossian Prize (Bruxelles).

L’artiste vit et travaille entre Bruxelles et Casablanca.



Saâd Ben Cheffaj est né en 1939 à Tétouan.

Il fait partie des premiers artistes marocains qui ont reçu une formation académique en peinture. Après des études en 1957 à l'Ecole des beaux-arts de Séville, il a suivi des cours d’histoire de l’art à l'Ecole du Louvre à Paris. Il est, ensuite, revenu en Espagne pour décrocher, en 1962, le diplôme de professeur à l'Ecole supérieure des beaux-arts Santa Isabel de Hungria de Séville. En 1965, Ben Cheffaj est rentré au Maroc pour enseigner l’histoire de l’art, le dessin et la peinture à l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan.

Sa première exposition remonte à 1956, et depuis il n’a jamais cessé de peindre. Il a connu plusieurs périodes (figuration, expressionnisme, néoréalisme, abstraction), avant d’aboutir à cette peinture terreuse, à l’éclat sombre, qui caractérise ses derniers travaux. Un peintre, fort d’un demi-siècle d’intimité avec la peinture, peut presque peindre les yeux fermés. Il va, en tout cas, au delà de la seule perception par la rétine.

Les œuvres de Saâd Ben Cheffaj ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le Ministère des Finances (Maroc), le Ministère de l’Intérieur (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Société Générale (Maroc), l’Institut du Monde Arabe (France), le Fonds National d’Art Contemporain de Paris (France), le Musée d’Art Moderne de Paris (France), le Groupe Alliances (Maroc), la Fondation Cartier (France), l’Académie Royale de Cadix (Espagne), le Musée des Beaux-Arts de Ceuta (Espagne)...

Saâd Ben Cheffaj vit et travaille à Tétouan.



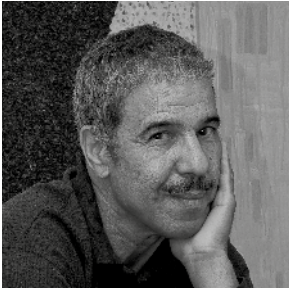
Fouad Bellamine est né en 1950 à Fès.

En 1967, il intègre l'Ecole des Arts Appliqués de Casablanca. Il expose pour la première fois en 1972, à la galerie La Découverte à Rabat. La même année, il intègre l’enseignement en qualité de professeur d’arts plastiques avant d’obtenir un DEA en Histoire et théorie de l’art à l’Université de la Sorbonne, Paris 1.

Sa première exposition à Paris, en 1980, est saluée par les critiques d’art. Fouad Bellamine s’installe à Paris où il résidera une dizaine d’années. Il peint pendant cette période des arcs, arches, voûtes où la gestuelle du corps est consubstantielle avec l’acte de peindre et le « faire espace ». Dans ses tableaux, la quête de lumière est fondatrice de l’espace pictural.

Les œuvres de Fouad Bellamine ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le Ministère des Finances (Maroc), le Ministère de l’Intérieur (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Société Générale (Maroc), l’Institut du Monde Arabe (France), le Fonds National d’Art Contemporain de Paris (France), le Musée d’Art Moderne de Paris (France), le Ministère de la Culture (Emirats Arabes Unis), le Musée d’Art Moderne et Contemporain du Qatar...

Fouad Bellamine vit et travaille entre Paris et Rabat.



Mustapha Boujemaoui est né en 1952 à Ahfir, dans la province d’Oujda.

De 1969 à 1972, il poursuit des études à l’Institut national des beaux-arts de Tétouan, avant de rejoindre l’Académie des beaux-arts de Bruxelles et parachever sa formation artistique à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris. De retour au Maroc en 1982, Mustapha Boujemaoui a enseigné les arts plastiques dans un lycée à Oujda, puis, en 1988, à l’Institut supérieur des arts dramatiques à Rabat, au Centre pédagogique régionale de Rabat et à l'Ecole nationale d’architecture de Rabat.

Peintre-chercheur, Mustapha Boujemaoui est l’un des rares peintres au Maroc à avoir réussi une transition entre la peinture et l’installation. Il a commencé par s’intéresser aux thèmes du voyage, du déplacement, de l’écoulement du temps, avant de multiplier les supports de son art et les matériaux qu’il interroge. Deux concepts fondent son œuvre : la transparence et la répétition.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère de la Culture (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), Diana Holding (Maroc)...

Il a obtenu en 1995 le prix UNESCO pour la promotion des arts.

Mustapha Boujemaoui vit et travaille à Rabat.



Hassan Darsi est né en 1961 à Casablanca.

Après 7 années d’études à l'Ecole supérieure des arts plastiques et visuels de Mons en Belgique, il rentre au Maroc en 1989.

En 1995, il fonde à Casablanca le projet La Source du lion, avec lequel son travail personnel entretient toujours des résonnances et des connivences étroites autour du concept de Passerelles artistiques et de projets participatifs. A partir de 1999, il développe un travail sur et avec la dorure avec comme matériau de prédilection l’adhésif doré dont il recouvre des objets - poupées, chaises de jardin, télévisions, tanks, dents... - mais aussi des espaces publics.

Hassan Darsi a développé, sur une période de plus de 20 ans, une oeuvre multiple : photographies, installations, sculptures, interventions dans des espaces publics, maquettes, performances, films vidéos et projets participatifs impliquant d’autres disciplines comme la danse, la poésie, l’architecture...

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère des Finances (Maroc), le Centre Georges Pompidou (France), le Musée d’Art Contemporain d’Anvers (Belgique), l’Artothèque de Schiedam (Pays-Bas)...

Hassan Darsi vit et travaille à Casablanca.



Mohamed El Baz est né en 1967 à Ksiba au Maroc.

Après l’obtention du diplôme national d’arts plastiques à l'Ecole régionale d’Art de Dunkerque, il obtient en 1992 le diplôme national supérieur d’Expression plastique à l'Ecole nationale supérieure de Paris-Cergy. Il a également poursuivi des études à l’Institut des hautes études en arts plastiques à Paris.

Depuis 1993, Mohamed El Baz réalise un projet intitulé *Bricoler l’incurable*. Toutes les manifestations auxquelles il a pris part sont considérées comme des détails de ce vaste projet. Le terme détail est à appréhender selon la même acception qu’il recouvre quand on parle du détail d’une peinture. Chaque exposition est dès lors un fragment de cet ensemble, dont certaines composantes, les « détails », se retrouvent d’un lieu à l’autre et s’adaptent à chaque nouveau contexte.

Mohamed El Baz mène une carrière internationale depuis vingt ans et a pris part à plusieurs expositions prestigieuses à Casablanca, Paris, Lille, Koweït, Johannesburg, Düsseldorf, Copenhague, Finlande...

Ses oeuvres ont intégré des collections permanentes dont le Fonds National d’Art Contemporain de Paris, le Musée National d’Art Moderne de Lille... Huit livres ont été réalisés autour de son travail.

Mohamed El Baz vit et travaille entre Casablanca et Lille.



Bouchta El Hayani est né en 1951 à Taounate.

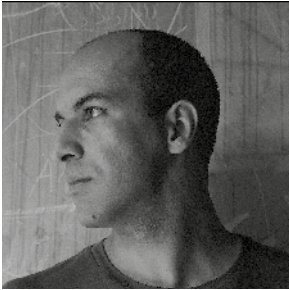
Diplômé de l’Ecole des Arts Appliqués de Casablanca en 1972 en décoration et arts graphiques, il rejoint le Centre Pédagogique Régional de Rabat la même année. Parallèlement à son activité artistique, Bouchta El Hayani enseigne au CPR de Rabat et à l'Ecole Nationale d’Architecture.

Sa carrière d’artiste peintre débute en 1970, avec une exposition au salon des artistes indépendants à Casablanca où il est remarqué pour son abstraction lyrique marquée par un graphisme aux contours imprécis. En 1998, Bouchta El Hayani effectue un séjour à la Cité Internationale des Arts à Paris.

Dans les années 2000, il entreprend une mutation esthétique et plastique qui met en avant une figuration frontale et une composition verticale. Depuis, le dessin est revendiqué dans son œuvre et ses « nus » castrés, sans visages, dressés au milieu de nulle part, laissent apparaître un vocabulaire archétypal.

Les œuvres de Bouchta El Hayani figurent, entre autres, dans les collections de la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc) et de la Fondation ONA (Maroc) ainsi quand dans de nombreuses collections privées au Maroc et à l’étranger.

Bouchta El Hayani vit et travaille à Rabat.



Nabil El Makhoulfi est né en 1973 à Fès.

Il est diplômé de l’Académie des arts visuels de Leipzig (Allemagne), ville réputée pour son école de la peinture figurative : la Neue Leipziger Schule, célèbre en Europe.

La figuration demeure la dominante dans la démarche esthétique de Nabil El Makhoulfi et ce qui détermine le mieux l’originalité de son art. Une figuration qui imprime un univers très particulier à la toile. On ne sait pas où s’arrête le réalisme et où commence le symbolisme. Ce qui est sûr, c’est que chaque peinture prend et impose un temps de suspension à celui qui la regarde. Les personnages que l’artiste crée ne sont jamais inertes. Ils imposent toujours une présence à la fois fragile et menaçante. Ils s’inscrivent dans un univers étranger à ce que l’on a l’habitude de voir ici. Tout en étant enracinées dans la culture de son pays d’origine, les oeuvres de Nabil El Makhoulfi se nourrissent de la culture et de la terre où leur auteur vit.

Les oeuvres de Nabil El Makhoulfi ont intégré des institutions de renom dont la Banque Populaire (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc)...

Nabil El Makhoulfi vit et travaille à Leipzig.



Safaa Erruas est née en 1976 à Tétouan.

Elle est diplômée de l’Institut des beaux-arts de Tétouan en 1998.

Son travail implique une réflexion au sujet de la corporéité des matériaux et les gestes que nous développons à leur contact. Ce faisant, elle déplace le regard vers un monde de micro-sensations monochromatiques dans lequel le lisse et le strié se confrontent. Safaa inverse l’esthétique « minimaliste » dans la mesure où ses surfaces et ses lignes nettes percées de trous cultivent une forte mémoire du corps. Ses lames de rasoir, aiguilles et autres objets métalliques se présentent comme signes avant-coureurs et comme autant de méditations sur les blessures silencieuses que nous aimons à maintenir dans un rêve inconscient.

Depuis 1996, elle expose régulièrement en France, Italie, Espagne, Norvège, Algérie, Inde et aux États-Unis. Elle a participé à la Biennale Dak’Art en 2002 et en 2006, ainsi qu’à la 25^{ème} Biennale d’Alexandrie pour les pays méditerranéens en 2009, où son travail intitulé *The Moon Inside of Me* a remporté le prix de la Biennale. En 2015, l’artiste a participé à la 12^{ème} Biennale de la Havane pour le projet *Beyond the wall*.

Ses œuvres font partie de collections prestigieuses dont la Société Générale (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Fondation Jean Paul Blachère (France), le Centre d’Art Contemporain de Lagos (Nigéria)...

Safaa Erruas vit et travaille à Tétouan.



Mohamed Fariji est né en 1966 à Casablanca.

Il est diplômé de l’Institut national des beaux-arts de Tétouan et de l’Ecole supérieure d’art et de design Llotja de Barcelone. En développant des projets artistiques à long terme, Mohamed Fariji interroge la place de l’artiste dans sa ville. Il propose des initiatives citoyennes et environnementales qui questionnent le pouvoir et les instances publiques au moyen d’une pratique artistique socialement engagée et qui prend des formes variées : photographie, workshops, performances ou installations in situ.

Investi dans l’exploration des mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes, Mohamed Fariji intègre également à son travail artistique la réalisation de publications, de projets éducatifs et curatoriaux, notamment au sein de l’Atelier de l’Observatoire, plateforme pour l’art et la recherche qu’il a cofondée. L’artiste a également travaillé sur de nombreux projets menés avec l’Espace Divers à Barcelone, qu’il a fondé et dirigé de 2003 à 2011.

Mohamed Fariji vit et travaille à Casablanca.



Chourouk Hriech est née en 1977 en France.

Elle suit des études en histoire et histoire de l’art à l’Université Lumière de Lyon. Elle intègre par la suite l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon dont elle sort diplômée en 2002.

Chourouk Hriech développe son travail essentiellement autour du dessin, mais également autour de l’installation. Ses recherches se fondent sur une observation des paysages en mutations, une navigation à travers les mondes qui s’offrent à elle.

Elle pratique le dessin exclusivement en noir et blanc et investit des supports aussi divers que singuliers, notamment le papier, les murs et même les objets du quotidien. Son œuvre traverse le temps et l’espace en remodelant les architectures de tout temps tout en faisant jaillir des espaces imaginaires et des architectures mentales. Ses dessins font cohabiter l’animal et le végétal dans des univers qui relèvent à la fois de l’urbain et de l’onirique.

Les oeuvres de Chourouk ont été acquises par des institutions de renom dont le Fonds Municipal d’Art Contemporain de la Ville de Paris (France), le Fonds Régional d’Art Contemporain de Provence-Alpes-Côte d’Azur (France), le Fonds Communal d’Art Contemporain de Marseille (France), CDG (Maroc), Collection SAMART Project (France)...

Chourouk Hriech vit et travaille à Marseille.



Majida Khattari est né en 1966 à Erfoud.

Elle fait ses études à l’Ecole des beaux-arts de Casablanca puis aux Beaux-Arts de Paris.

Depuis 1996, Majida Khattari crée des défilés-performances inspirés de la situation des femmes dans les sociétés arabes et met en scène des modèles qui portent des Vêtements-Sculptures qu’elle a préalablement conçus.

Dans son œuvre photographique, Majida Khattari revisite, recrée les clichés qui dominent la peinture orientaliste. En reconstituant des décors inspirés de célèbres compositions orientalistes, Majida Khattari « contemporanise » ses personnages en les dotant d’un statut incertain qui tient à la fois du fantasme et de la réalité photographique.

Entre 1996 et 2014, Majida Khattari a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives à travers le monde : Casablanca, Paris, Oxford, Londres, Tokyo, Düsseldorf, New York... et ses oeuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celle du Musée National d’Art Contemporain du Centre Pompidou à Paris, la Fondation SAM Project à Paris, La Fondation Louis Vuitton à Paris, le Musée Salsali à Dubaï, le Musée d’art contemporain de Thessalonique ...

Majida Khattari vit et travaille à Paris.



Fouad Maazouz est né en 1977 à Casablanca.

Il a suivi des formations et stages dans divers instituts et écoles de photographie et de design graphique au Maroc, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse et aux Etats-Unis.

Dans les scènes photographiées par Fouad Maazouz, rien n’est arrangé. Tout est composé dans la nature. Et le miracle des prises de vue, c’est que l’œil de Fouad Maazouz ne passe pas à côté de l’instant. Il sait capturer le moment privilégié où la scène courante devient un moment photographique.

Fouad Maazouz a reçu plusieurs prix dont le Prix Regards Croisés à Bruxelles, le 1^{er} Prix International Photo Contest aux Etats-Unis et le 1^{er} Prix du 5^{ème} Salon de la Photographie d’Agadir.

Ses œuvres ont été acquises par des institutions de renom dont le Musée Mohammed VI d’art moderne et contemporain (Maroc), la Société Générale (Maroc), la CNIA (Maroc), le New Museum de New York (Etats-Unis), la Maison des Arts de Coquimbo (Chili)...

Fouad Maazouz vit et travaille à Rabat.



Najia Mehadji est née en 1950 à Paris.

Najia Mehadji est diplômée de l’université Paris 1 où elle a soutenu, en 1973, son mémoire sur Paul Cézanne. Diplômée de l’Ecole des beaux-arts de Paris, elle expose dès les années 80 dans des galeries parisiennes et, à partir de 1985, décide de partager sa vie entre son atelier de Paris et celui du Maroc. Dès les années 80, son oeuvre effectue une synthèse entre un art contemporain qui renouvelle la peinture et des éléments de l’art islamique tels que la coupole, le polygone, le floral, l’arabesque ou la calligraphie, au bénéfice de nouveaux concepts et de nouvelles formes au sein desquels l’artiste invente son propre style.

Dans ses oeuvres récentes, elle crée une symbiose entre la notion de drapé, chère à la peinture de la Renaissance, et une gestualité libre d’où émerge une « calligraphie » au féminin, à la fois charnelle et spirituelle.

Ses oeuvres font partie de nombreuses collections dont l’Institut du Monde Arabe à Paris, le Fonds National d’Art Contemporain à Paris, le Musée d’Art Moderne et Contemporain du Centre Georges Pompidou à Paris, le Musée des Beaux-Arts de Amman...

Najia Mehadji vit et travaille entre Paris et Essaoaira.



Lamia Naji est née en 1966 à Casablanca.

Lamia Naji nourrit sa pratique photographique de la mixité des langages et des cultures qui la conduit, dans un premier temps, vers une recherche identitaire pour ensuite s’attacher à mettre en lumière ce qu’il y a de commun entre les nations, tant dans l’architecture que dans la culture. Cette volonté d’unir les mondes et de partager cette vision universelle de l’humanité se traduira paradoxalement par une approche intime de la photographie narrative car, selon ses propres dires : « La meilleure façon de parler de tous est de parler de soi ! »,

Depuis 1995, Lamia Naji expose aussi bien au Maroc qu’à l’international et prend part à des évènements phares tels que l’exposition *The Divine Comedy: Heaven, Purgatory and Hell Revisited by Contemporary African Artists*, Smithsonian Museum of African Art, Washington DC en 2015 et au MMK de Frankfurt en 2014 ou l’exposition *Le Maroc contemporain*, à l’Institut du Monde arabe à Paris en 2014.

Les œuvres de Lamia Naji font partie de collections prestigieuses telles que la Maison Européenne de la Photographie, Paris, The Farjam Collection, Dubaï, la Bibliothèque Nationale de France à Paris...

Lamia Naji vit et travaille à Casablanca.



Zakaria Ramhani est né en 1983 à Tanger.

Il entre très tôt en contact avec la peinture, dans l'atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d'enseignement en art plastique et ne tarde pas à abandonner la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique.

Depuis 2006, il mène un projet intitulé *De droite à gauche* qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l'identité individuelle.

Zakaria Ramhani a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est utilisée comme un geste pictural au service d'un ordre figural. Cette gestualité rythme les œuvres de l'artiste et les dote d'une densité rarement égalée, en raison du foisonnement des traits et de la multiplication des lettres. L'originalité de ce travail réside dans le fait que l'image finale englobe, dans un ordre parfait, le foisonnement des tracés graphiques et leur fait perdre leur statut scriptural pour les élever au rang d'un simple trait de peintre.

Ses œuvres ont intégré des collections prestigieuses dont, entre autres, Bank Al-Maghrib (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc), le Royal Mansour Marrakech (Maroc), la Banque Populaire (Maroc), la Fondation Barjeel (Emirats Arabes Unis), la Fondation Cartier (France), la Fondation Jean-Paul Blanchère (France)...

Zakaria Ramhani vit et travaille à Montréal.



Yamou est né en 1959 à Casablanca.

Il a suivi une formation dans un atelier de dessin à l'Université Toulouse-Le-Mirail, avant l'obtention d'un DEA en sociologie à la Sorbonne-Paris 1. Sa première exposition individuelle date de 1990 à la galerie Etienne Dinet à Paris. Depuis cette date là, Yamou a exposé dans plusieurs galeries au Maroc et à l'étranger. Sa peinture se caractérise par des floraisons végétales.

Dotés d'une force sereine, les tableaux de Yamou donnent à voir le règne floral. Avec des entrelacs de lianes, de tiges, des germinations, frondaisons, floraisons, pistils, graines, étamines, corolles et fruits, le peintre semble avoir délimité son univers de représentations au couvert végétal. Les plantes confèrent une force tranquille aux tableaux de Yamou. L'artiste réalise aussi des sculptures. Ses personnages, sous forme de cactus criblés de clous, avaient surpris par la cohérence qu'ils entretiennent avec son oeuvre peinte.

Les oeuvres de Yamou ont intégré plusieurs collections prestigieuses dont le Musée Neuberger (New York), la Banque Mondiale (Washington), la Fondation COPRIM (Paris), la Fondation Kamal Lazaar (Tunisie) et la collection de Nelson Mandela (Afrique du Sud).

Yamou vit et travaille entre Paris et Tahannaout.

Dépôt légal : 2017MO1865
ISBN : 978-9954-509-56-2
Photos : Fouad Maazouz
Textes : Nada Naami, Chahrazad Zahi
Impression : Direct print
Exposition du 16 mai au 18 juin 2017
21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 - Fax : +212 (0) 522 98 17 86 - www.atelier21.ma



21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 522 98 17 86
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma